



GRANDIR
aujourd'hui

Les effets de la pression scolaire

Délétère lorsqu'elle est excessive, la pression scolaire est aussi la traduction d'attentes, qui peuvent aider l'enfant à se mobiliser.

Comment parents et enseignants peuvent-ils distiller le bon dosage ?

Guillemette Faure

Journaliste et auteure, entre autres, de *Le meilleur pour mon enfant ! La méthode des parents qui ne lisent pas les livres d'éducation*, Les Arènes, 2015.

A la fin de l'année scolaire, certains élèves n'ont obtenu ni félicitations ni encouragements. Certains établissements ont retiré ces mentions de leurs bulletins. Ils ont demandé aux enseignants, s'ils avaient des encouragements à formuler, de les inclure dans leurs remarques plutôt qu'elles ne soient que des cases à cocher. Objectif : ne pas décourager inutilement ceux qui ne les obtiennent pas, ne pas ajouter un stress superflu pour les élèves et/ou leurs parents qui garderaient les yeux sur cette case comme un nouvel objectif à atteindre. De leur côté, les inspecteurs d'académie recommandent de reconnaître différentes formes d'excellence et de ne pas manifester les mêmes attentes pour tous les élèves afin de ne pas exercer de pressions contre-productives sur leurs apprentissages.

Tout ne se joue pas avant 6 ans !

Difficile de savoir si ces pressions sont plus fréquentes aujourd'hui ou si elles s'admettent plus volontiers. À la Maison de Solenn, maison des adolescents de l'hôpital Cochin, Marie Rose Moro rencontre souvent des enfants qui en sont affectés. Ils souffrent de troubles de l'estime de soi, d'anxiété par anticipation. La peur de mal faire, les angoisses avant même d'être confrontés à l'épreuve, ce trouble pouvant aller jusqu'à la phobie scolaire. Selon cette pédopsychiatre, cette pression est depuis longtemps inscrite dans notre société qui a fait des résultats scolaires le

mètre étalon, sans chercher à s'intéresser aussi à ce qu'un enfant accomplit en sports ou dans des domaines créatifs. « *On se demande aujourd'hui comment autant d'enfants ont l'impression de ne pas savoir, de ne pas pouvoir, de décevoir. Les attentes sont devenues très grandes, trop grandes* », explique-t-elle (1).

Ces attentes s'expriment très tôt. C'est en France que, dans les années 1970, le best-seller de Fitzhug Dodson *How to Parent s'est vu traduit sous le titre Tout se joue avant 6 ans* (qui n'était pourtant pas le message du livre). Ce titre choc est resté dans les imaginaires comme s'il s'agissait d'une vérité scientifique. Oubliée l'idée que certains enfants puissent prendre plus de temps que d'autres dans leur développement. Organisés en cycles de

trois ans, les programmes scolaires ont été réformés pour donner cet espace à chacun. Alors qu'il est indiqué que l'enfant doit pouvoir apprendre à lire dans le premier cycle, si à Noël en CP l'enfant ne lit pas, les parents commencent à s'inquiéter.

C'est surtout dans les écoles des milieux favorisés que les enseignants constatent les fruits de cette façon de penser, qui voudrait que chaque étape soit décisive, auprès de parents. Selon les mots d'une enseignante, les parents « *semblent jouer l'avenir de leur enfant à Harvard à chaque réunion!* » En matière de pression sur les apprentissages, enseignants et parents tendent à se rejeter la faute mutuellement. Les parents blâment le poids qu'occupent les évaluations dans le temps scolaire des enfants, les enseignants reprochent aux parents l'importance qu'ils y prêtent et l'interprétation qu'ils en font. Ainsi, les parents d'un élève de la classe de cette enseignante du 7^e arrondissement de Paris punaient à la porte de la chambre de leur fils les évaluations auxquelles il a obtenu de mauvais résultats. « *Toute l'attention des parents est portée sur le résultat plutôt que sur ce que l'enfant a vécu, exploré, la façon dont il a progressé...* », déplore-t-elle.

Des résultats toujours insuffisants

Avec de pareilles attentes, on ne s'étonnera pas donc que les élèves français soient aussi nombreux à redouter les mauvaises notes (75% des collégiens et





S. Yessierli / Getty

60% des écoliers disent en avoir peur). Ils craignent surtout les échanges entre leur professeur et leurs parents (64% des collégiens et 50% des écoliers) (2). « Rares sont les élèves capables de dire "c'est pas grave, je vais me rattraper" quand ils obtiennent une moins bonne note », regrette cette enseignante, qui considère que parvenir à cette distance devrait faire partie des missions de l'éducation. « Les enfants capables de ce recul sont souvent bien dans leurs baskets, constate-t-elle, ils ont généralement des parents présents mais qui font confiance à l'école. »

Paradoxalement, la pression sur les apprentissages ne s'allège pas avec des bons résultats. Enseignante devenue graphothérapeute, Laurence Pierson intervient en Seine-Saint-Denis et dans des établissements privés parisiens. Elle constate que les parents dont les enfants sont inscrits dans des écoles de très bon niveau oublient que leurs effectifs sont composés d'élèves brillants. « Si l'on prend les meilleurs de chaque classe pour les mettre ensemble, il y aura toujours un dernier de la classe... », s'amuse-t-elle. « C'est l'histoire

de la constante macabre [ce phénomène qui veut que la part de copies mal notées soit la même quels que soient les élèves ou le correcteur], il y aura toujours quelqu'un de moins bon que les autres. » Dans ces très bonnes écoles, les enfants sentent que les parents se sont beaucoup mobilisés pour leur éducation. Leur peur de décevoir naît des espoirs placés sur eux, pas de leurs facultés à réussir ou non.

On se serait attendu à ce que l'engouement récent pour les écoles Montessori et les pédagogies alternatives soit le signal d'un rejet de ce modèle. C'est plus compliqué que cela, font valoir des enseignants, qui constatent qu'à la pression académique peut s'ajouter celle du développement personnel. Puisqu'il fait partie des facteurs de réussite, on surveille désormais le développement émotionnel, la curiosité ou socialisation de son enfant avec les mêmes exigences que la génération précédente pouvait scruter son orthographe. Les parents attendent parfois de la pédagogie positive qu'elle aide leurs enfants à exceller, plutôt qu'à multiplier les façons d'apprendre. « Quand je parle aux parents,

si je leur dis "j'ai confiance en votre fille, elle est vive...", je vois leurs visages décontenancés, ce n'est pas ce qu'ils attendent », observe une enseignante.

Bonnes et mauvaises pressions

La pression sur les apprentissages est-elle si critiquable? Après tout, si l'humanité a survécu jusque-là, « c'est quand même parce que le stress et les mécanismes de mobilisation de soi ne sont pas toujours mauvais... », ironise Patrick Rayou, sociologue et professeur en sciences de l'éducation. « La pression signale aux enfants qu'on attend quelque chose d'eux, résume aussi L. Pierson. Le pire pour un enfant, c'est de ne pas s'y intéresser du tout. » Elle a en mémoire une petite fille d'origine étrangère que ses parents faisaient énormément travailler, qui pleurait si elle avait 9 au lieu de 10... « J'avais essayé de parler à sa mère pour lui demander d'aider sa fille à apprendre à avoir 9... » Fallait-il s'indigner ou se réjouir de voir des immigrés investir autant dans l'éducation quand peu de gens le faisaient autour d'eux? « C'est un truc de riche de ne ►

GRANDIR aujourd'hui

Les activités extrascolaires, source d'apprentissages



Dobrušek/Anobis

« J'ai appris beaucoup de choses importantes après 17 heures », explique Thomas Pesquet. Enfant, il a enchaîné les entraînements : judo, basket, saxophone, natation, ensemble musical... Il est convaincu qu'il n'aurait pas passé les sélections de l'agence spatiale internationale sans ces pratiques. « Les classements à l'école

se font sur les notes, et non sur les capacités humaines, le leadership ou l'esprit d'équipe ; les activités extrascolaires apportent des savoirs autres, elles développent des qualités humaines, qui peuvent être bien plus décisives pour obtenir un travail : les sports collectifs, par exemple, apprennent tout à la fois la

compétition et l'esprit d'équipe ; les sports individuels le dépassement et la persévérance... »

Elles ne s'opposent pas au scolaire mais le complètent. C'est aussi le sport qui a permis à LeBron James de rester au lycée, souligne le basketteur. Il est de bon ton de vanter les vertus de l'ennui, d'encourager à limiter le nombre d'activités extrascolaires des enfants, de s'inquiéter d'enfants qui seraient au bord du *burnout*... mais les enfants qui n'en pratiquent aucune préoccupent davantage... Les enfants d'enseignants, à qui l'école réussit généralement bien, pratiquent bien plus d'activités que les autres (et leurs parents aussi). Le problème n'est finalement pas tant celui des enfants débordés par leurs activités extrascolaires que ceux qui n'arrivent plus à y trouver des respirations en se mettant la barre trop haut, quand la pression des auditions des conservatoires ou des matchs devient aussi forte que celles du monde académique. ■ a.f.

► pas se mettre la pression, lâche-t-elle. Dire aux gens « il ne faut pas mettre la pression » quand on a soi-même des enfants qui savent lire à 4 ans, c'est très injuste. »

Comment reconnaître alors la bonne de la mauvaise pression ? P. Rayou, qui a beaucoup travaillé sur la façon dont les élèves font leurs devoirs, estime que ce qui fait la différence, c'est l'objectif et la façon dont l'élève y adhère. « Lorsque les ados s'exercent au skate dans la rue, ils chutent, recommencent, chutent, recommencent. Les mêmes qui refuseraient de faire deux fois la même addition peuvent réessayer une figure pendant des heures. » Dans les deux cas, on peut considérer qu'ils ont une pression sur leurs apprentissages, mais en skate, c'est un objectif qu'ils se sont fixé tandis qu'ils ne se sont pas approprié le deuxième.

Mais les enfants peuvent-ils sincèrement s'approprier les objectifs des apprentissages scolaires quand la gratification qui les accompagne peut être aussi diffé-

rée ? Dans le meilleur des mondes, « on souhaiterait que l'enfant éprouve une joie intellectuelle à comprendre et réussir... mais ça concerne surtout les vieux profs à la retraite ! s'amuse P. Rayou. Les enfants très heureux dans le système scolaire sont une minorité. On ne peut pas leur demander de n'apprendre que dans la joie alors qu'on sait très bien que dans l'étude, il y a toujours un moment où on en bave. »

Pour André Tricot, professeur de psychologie cognitive spécialiste des apprentissages, à la différence des espèces qui apprennent ce qui sert à leur survie dans la collaboration avec d'autres, l'espèce humaine a pu se construire une autre vie en entrant dans des apprentissages qui supposent de différer le plaisir et la satisfaction ; des apprentissages dans lesquels on peut perdre en plaisir immédiat pour gagner en plaisir de maîtrise du réel. « La contrepartie, c'est que ces apprentissages sont moins ludiques. Ils exigent un engagement sur la durée avec une forme d'ascèse

intellectuelle qui ne peut être supportée que si vous savez que vous vous y retrouverez un jour », explique P. Rayou. Peut-on attendre d'un enfant qu'il ait seul cette capacité à se projeter et à se mobiliser ? « Même si vous aimez la science, il y a des jours où vous n'avez pas envie de faire des équations... » Et c'est dans ces moments-là, où l'on n'apprend plus par mobilisation personnelle, que l'envie de faire plaisir à d'autres peut être un moteur relais. « Les enfants de primaire aiment faire plaisir à leurs parents et à la maîtresse, ils vivent dans le regard qu'on pose sur eux et c'est normal. » « Éduquer, rappelle P. Rayou, c'est étymologiquement « tirer quelqu'un de lui-même ». Mettez la jauge trop haut et vous le découragez, trop bas et vous le démobilitiez. » ■

(1) Marie Rose Moro et Jean-Louis Brison, Pour le bien-être et la santé des jeunes, Odile Jacob, 2019.

(2) Collectif, « Climat scolaire et bien-être à l'école », Éducation et formations, n° 88-89, décembre 2015.